

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Ayant commencé le deuxième semestre de l'année, nous avons remis à nos agents nos comptes pour les six mois courants. Comme nous l'avons déjà dit souvent, l'abonnement à *L'Opinion Publique* est payable d'avance, et ceux qui, pendant le terme écoulé, n'ont payé que les six mois, devront se tenir prêts à solder la balance à la première demande. M. Ed. Dorion commencera dès cette semaine la visite de nos abonnés de Montréal. Nous les prions de lui éviter la nécessité de revenir une deuxième fois.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE X

PREMIÈRE ESCARMOUCHE

Le lendemain de la fameuse nuit dont nous venons de raconter les diverses péripéties, et qui se trouvait être le 20 juin 186... Paul Champfort cheminait seul sur la route de la Canadière, se dirigeant vers la Folie-Privat.

Il était environ cinq heures de l'après-midi. Encore tout ému des confidences de son ami Després, et le cœur réchauffé par un rayon d'espoir, le jeune homme marchait d'un pas allégre, se demandant quel événement nécessitait sa présence au cottage, puisque sa tante avait pris la peine de l'envoyer quérir à Québec par un domestique.

Il y avait donc du nouveau là-bas ! Qui sait ?... Le mariage projeté, et dont les apprêts occupaient la famille de sa tante depuis plusieurs semaines, était peut-être retardé ou même rompu par quelque circonstance fortuite, quelque caprice de la jeune fiancée !...

Laure était si excentrique et son humeur sujette à tant de bizarres contradictions !

Et puis, après tout, Lapière, pour être un fort habile homme, n'en était pas moins faillible comme le commun des mortels. Il pouvait bien, dans l'orgueil de son triomphe, avoir froissé d'une façon ou d'une autre l'ombrageuse susceptibilité de mademoiselle Privat et fait naufrage au moment d'atteindre le port !... D'ailleurs, qui empêchait que les remords, cet implacable juge de la conscience, ne l'eût enfin arrêté sur la pente de la trahison, au moment de conduire à l'autel la fille de sa victime !...

Champfort se faisait à lui-même toutes ces réflexions et se laissait ainsi bercer par une rêverie pleine d'optimisme, lorsqu'il arriva chez sa tante.

Madame Privat étant occupée pour quelques minutes, dit au jeune homme :

— Ah ! te voilà, mon cher Paul... Ce n'est pas mal à toi d'être venu, bien que ce soit sur mon invitation expresse et qu'il m'ait fallu te dépêcher une estafette pour avoir l'honneur de ta visite... car tu nous négliges, Paul : voilà bien quatre grands jours que nous ne t'avons pas vu !...

— Je vous en prie, ma tante, répondit l'étudiant, n'allez pas croire au moins que ce soit par indifférence. Mes examens approchent et je n'ai vraiment pas une minute !...

— A perdre, n'est-ce pas ?

— Oh ! ma tante, que dites-vous là ? Vous savez bien que je ne suis nulle part plus heureux qu'ici, dans votre famille, et que les instants que j'y passe me semblent toujours trop courts.

— Voyons, mon pauvre Paul, ne va pas prendre mes taquineries au sérieux : je suis en gaieté aujourd'hui et je lutine tout le monde.

— Vous serez toujours jeune, ma tante !

— De caractère, peut-être... mais de figure, oh ! oh !... Allons, vilain flatteur, va t'amuser au salon avec ta cousine, en attendant. J'ai encore quelques ordres à donner, et je vous rejoindrai dans un instant.

Paul obéit et se dirigea vers le salon.

Le piano, touché par une main exercée, résonnait par toutes ses cordes, tantôt exhalant sa colère avec d'éclatants accords, et tantôt gémissant en une douce mélodie où semblaient trembler des sanglots.

Champfort s'arrêta à la porte, le cœur serré et en proie à une indicible émotion.

— Toujours seule et triste ! murmura-t-il. Pauvre Laure !

Puis, ne voulant pas laisser plus longtemps ignorer sa présence à deux pas de sa cousine, il frappa doucement.

Le piano se tut aussitôt, et Mlle Privat vint elle-même ouvrir.

— Ah ! c'est vous, mon cousin, fit la jeune fille un peu surprise.

— En personne, ma cousine, et enchanté d'avoir le plaisir de vous voir.

— Vous êtes bien aimable de condescendre jusqu'à venir visiter de pauvres campagnards comme nous.

— Je ne mérite pas aujourd'hui ce compliment, ma chère Laure, car c'est à la demande expresse de ma tante que je me suis transporté au cottage.

— En vérité ? Alors, c'est maman qu'il faut remercier. Il ne fallait rien moins que sa puissante intercession pour obtenir une faveur si précieuse.

— Comme vous dites, ma cousine. Je ne suis pas à moi en ce temps-ci : j'appartiens à mes auteurs de médecine.

— Heureux mortels que ces auteurs !

— Pas tant que vous croyez, car ils ont en moi un amant assez volage.

— C'est dans l'ordre, répondit un peu sèchement la jeune fille.

Toute cette conversation s'était tenue sur un ton aigre-doux, moitié plaisant, moitié sarcastique, surtout du côté de Laure.

Champfort était habitué à ces boutades et n'en était étonné plus.

Il se dirigea vers le piano et, jetant les yeux sur un cahier de musique ouvert en face :

— Du Schuybert ? fit-il... Est-ce cela que vous jouiez tout à l'heure, ma cousine ?

— Quoi, vous écoutiez, monsieur ?

— Non pas, j'arrivais et je n'ai pu commander à mes oreilles de ne pas entendre la ravissante musique qui jaillissait de vos doigts.

— Ravissante musique ! ricana Mlle Privat... Mon cher cousin, vous n'êtes pas difficile : j'improvisais, je laissais courir ma pensée sur les touches.

— En ce cas, votre pensée, ma chère Laure, était bien triste.

— Pourquoi pas ?... Est-ce qu'il m'est défendu, à moi, d'être triste ? Ne puis-je, par hasard, avoir du chagrin comme le commun des mortels ?

— Oh ! vous avez certainement ce droit ; mais, pour ma part, je souhaiterais de tout mon cœur vous le voir exercer moins souvent.

— Que vous importe ? riposta Laure, avec une nuance d'amertume. Est-ce que ces choses-là dérangent un homme comme vous, qui n'a d'attention que pour d'affreux livres de médecine ?

— Laure, répliqua Champfort un peu ému, me croyez-vous sans cœur, et votre antipathie pour moi va-t-elle jusqu'à me refuser d'avoir de l'affection pour vous et votre famille ?...

— Que parlez-vous d'antipathie ? interrompit la jeune fille.

— Jusqu'à arrêter sur mes lèvres l'expression du profond intérêt que je porte à tous les membres d'une famille qui m'est chère par le double lien du sang et de la reconnaissance ? poursuivit Champfort, en s'animant.

— Tout doux, mon cousin, je n'ai pas cette prétention, et mon antipathie, comme vous dites, ne va pas jusque là.

— C'est fort heureux pour moi que vous sachiez mettre des bornes à cet inexplicable sentiment. Le poids m'en est déjà assez lourd comme ça, et je serais véritablement au désespoir de le voir s'augmenter, ne fût-ce que d'un atome.

Laure se mordit légèrement les lèvres et ne répondit pas. Ses doigts se mirent à errer sur les touches d'ivoire, en gammes capricieuses, pendant que ses yeux rêveurs se fixaient vaguement sur ceux de Champfort.

Tout à coup, elle demanda brusquement :

— Êtes-vous fataliste, Paul ?

— Pourquoi cette question ? fit le jeune homme surpris.

— Peu importe... répondez toujours.

— Précisez davantage.

— Soit : croyez-vous qu'il y ait une destinée à laquelle on ne puisse se soustraire ?

— Non, je ne crois pas à cela : la vie humaine n'est pas une machine que Dieu monte avec un ressort à la naissance, et qui en suit l'inévitable impulsion jusqu'à la mort.

— Ah ! vous pensez donc que l'on doit, en toute circonstance, se raidir contre un malheur qui nous semble inévitable.

— Je suis d'avis qu'il y aurait lâcheté à agir autrement.

— Même lorsque ce malheur est nécessaire ou nous paraît tel ?

— Même en ce cas... Mais, ma chère Laure, que parlez-vous de malheur et pourquoi ce mot vient-il sur des lèvres qui ne devraient que sourire ?

— Qui sait ?...

— Est-ce au moment où l'avenir ne vous promet que joie et félicité, où tout est rose à votre horizon, où vos souhaits les plus chers vont être réalisés... par votre mariage avec l'homme que vous aimez ?

— Allez toujours...

— Est-ce à ce moment-là que vous devez avoir des idées sombres et parler de malheur ?

— Qui vous dit que je parle pour moi ?

— Qui me le dit ?... Eh ! mon Dieu, rien et tout.

— Ce n'est pas répondre.

— Il m'est difficile de répondre autrement, car mes suppositions ne sont fondées que sur un pressentiment, et ce pressentiment...

— Voyons.

— Je ne sais si je dois...

— Oui, oui, parlez.

— Sans réticences !

— Sans réticences... comme à une amie.

— Eh bien ! *mon amie*, ce pressentiment qui m'assiège murmure à l'oreille de mon cœur une étrange chose.

— Dites.

— Vous le voulez ?

— Je le veux.

— Voici : c'est que vous avec quelque motif mystérieux pour épouser l'homme qui vous fait la cour, et que...

— Achevez.

— Vous n'aimez pas cet homme.

Laure devint très-pâle, et, pour cacher son trouble, elle se mit à exécuter sur le piano le plus fantastique des galops.

Quand ce fut fini, elle se retourna vers Champfort et se contenta de lui dire avec un singulier regard :

— Mon cher Paul, il me vient une curieuse idée, à moi aussi.

— Me feriez-vous le plaisir... ?

— Oh ! volontiers : c'est que vous êtes jaloux de monsieur Lapière.

Ce fut au tour de Champfort de pâlir. Mais, comme il n'avait pas à sa disposition la ressource du piano pour se donner contenance, Laure put à son aise suivre, sur le figure de son cousin, l'impression qu'elle avait produite.

Cependant, Paul balbutiait :

— Quelle idée ! grand Dieu, quelle idée !

— Elle est drôle, n'est-ce pas ?

— Oh ! pour le moins... être jaloux de cet homme !

— Comme vous dites cela ! fit la jeune fille avec un mélange de hauteur et de surprise. Est-ce que, par hasard, mon fiancé aurait le malheur de vous déplaire ?

Ma foi, répondit Champfort avec une insouciance presque dédaigneuse, je vous avouerai ingénument que je n'ai pas encore eu la pensée d'analyser le sentiment qu'il m'inspire.

— Au moins peut-on supposer que ce n'est pas de la sympathie...

— Je suis trop poli pour vous contredire.

— Voilà un aveu... Mais que vous a-t-il donc fait, le pauvre jeune homme ?... Il a l'air de vous aimer beaucoup, cependant.

L'œil de Champfort s'alluma et l'étudiant parut sur le point d'éclater ; mais ce ne fut qu'un éclair, et Paul répondit négligemment :

— Oh ! rien... à moi personnellement, du moins.

— C'est à quelqu'un des vôtres, alors, à nous, peut-être, qu'il a fait quelque chose ?

Champfort, au lieu de répliquer, se leva et fit un tour dans le salon. Cette conversation le mettait au supplice, et il ne savait trop comment s'y soustraire.

— Vous ne répondez pas ? insista la jeune fille.

— Les événements répondront pour moi !

murmura l'étudiant d'une voix sombre.

Laure, vivement intriguée, ouvrait la bouche pour demander une explication, lorsque des pas rapides se firent entendre dans la pièce voisine, et Mme Privat parut.

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

SOUVENIRS DE FAMILLE

Tel est le titre d'un tableau, destiné à perpétuer dans les familles le souvenir des événements qui en constituent l'histoire, et de conserver en même temps les portraits de ceux qui en font partie. Ce tableau, essentiellement adapté aux familles canadiennes et catholiques, est divisé en plusieurs parties. En tête, à gauche du centre, se place le portrait du chef de famille, dont le nom s'inscrit dans l'espace encadré à l'extrême gauche. Au-dessous de son nom, se marque son âge lors de son mariage, et plus bas, ses enfants écrivent la date de son décès. A droite, de semblables encadrements sont destinés au portrait de la mère, à son nom de fille, son âge et son décès. Entre les deux portraits, se trouvent des blancs où s'inscrivent la date de leur mariage, la paroisse où la cérémonie a eu lieu, et le nom du prêtre qui a béni leur union. Le centre du tableau est divisé par colonnes verticales et lignes horizontales. Dans la première colonne, on entre successivement les noms de baptême des enfants ; dans les autres, les dates de leur naissance, baptême, première communion, confirmation, mariage et décès. Il y a, au commencement de chaque ligne, un numéro qui indique l'ordre de présence des enfants, et qui correspond au même chiffre placé sous les petits cadres au bas du tableau, dans lesquels se collent les portraits des enfants. De nos jours, que la photographie permet de se procurer des portraits à si bon marché chaque famille doit tenir à transmettre les siens aux générations suivantes.

Ce tableau offre le moyen de les arranger avec méthode et de les conserver en bon ordre. L'espace libre du tableau est couvert de sentences tirées des Saintes Ecritures et des saints Pères, et qui enseignent les devoirs que la loi divine impose à chaque membre de la famille. Le tout est entouré d'un joli cadre pourpre et or, au bas duquel on lit cette inscription : "Vu et approuvé, avec souhaits de bon succès et bénédiction. Montréal, le 30 mars 1876. † G. évêque de Montréal."

Le travail et l'impression en gris perle, pourpre et or, sur un beau papier-carton, de 21 pouces sur 17, fait honneur aux artistes et aux ouvriers de la compagnie Burdand-Desbarats.

L'auteur de ce tableau est le Révérend M. Jos. Morin, prêtre, curé de St. Jacques-Mineur, comté de Laprairie, diocèse de Montréal.

Prix : 50 centims. \$4.50 la douzaine.

Un escompte libéral sera en outre accordé aux libraires, ainsi qu'aux agents de *L'Opinion Publique*.

Toute personne qui en expédiera le prix par la poste à l'éditeur, en recevra un exemplaire, sur rouleau, par le retour de la malle. S'adresser à G.-E. Desbarats, bureau de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

NOUVELLES GÉNÉRALES

AMÉRIQUE

Port Jarvis, 24.—Il y a eu une gelée légère au nord de cette localité la nuit dernière.

Summit, N. J., 24.—Une tempête d'une inqualifiable violence est passée sur cette région dimanche matin. Des poteaux de télégraphe ont été renversés et des granges démolies par la chute de la foudre. La perte est de \$12,000.

Ottawa, 26.—La mort violente de Keely est le cinquième meurtre perpétré dans les comtés d'Ottawa durant le mois actuel.

Les cultivateurs qui étaient hier en ville rapportent qu'il y a eu une forte gelée hier matin de bonne heure. La température la plus basse à Ottawa dans ce temps était de 14 degrés.

La rivière est couverte de billots et de bois équarris formés en radeaux, presque tous prêts à partir pour Québec.

Mount Washington, 26.—Il est tombé quatre pouces de neige ici ce matin précisément après le lever du soleil.

Ottawa, 26.—Les attentats se succèdent avec une effrayante rapidité dans le district d'Ottawa. Il y a quelques jours, on apprenait les détails du meurtre de Tirbalton, et l'émotion causée par cette nouvelle n'était pas encore calmée qu'on avait à enregistrer le meurtre de Cumberland, qui, lui-même, a été bientôt suivi d'une autre tragédie, qui s'est passée sur la Gattineau, à quelques milles de cette ville.

Voici les détails qui sont connus jusqu'à présent. Il y a quelque temps, un individu du nom de Martin Kealey s'est pris de querelle avec un de ses voisins du nom de Hughes. Samedi dernier, Kealey se rencontra avec Hughes, la dispute recommença, aux gros mots succédèrent les coups, et Kealey, ayant essayé sauter dans la voiture de son adversaire, celui-ci saisit un énorme bâton et lui fit des blessures à la tête qui déterminèrent sa mort. Le meurtrier a été arrêté.

Ottawa, 27.—Son Excellence le Gouverneur-Général et Lady Dufferin partiront lundi d'Ottawa pour un voyage dans la Colombie Anglaise. Ils seront accompagnés du colonel Littleton et de madame Littleton, du capitaine Hamilton, du capitaine Ward et du secrétaire privé de Son Excellence. Ils pensent être à Victoria vers le milieu du mois prochain. Une frégate anglaise les attendra à San-Francisco et les conduira à Victoria où ils passeront peu de temps ; ils visiteront ensuite le littoral et remonteront la rivière Fraser.

Des dépêches du Nord-Ouest disent que les tribus américaines des Sioux ont envoyé des députations aux Sioux canadiens et aux Pieds-Noirs du Nord-Ouest, afin de voir s'il y aurait moyen de former une alliance offensive et défensive contre les blancs. Les sauvages du Canada ont rejeté cette offre. On leur a proposé de se joindre aux tribus du Sud dans leur guerre contre les Etats-Unis. Cette dernière proposition a aussi été rejetée par les sauvages du Nord-Ouest.

Une dépêche nous apprend que Mgr. Connolly, archevêque d'Halifax, est mort la nuit dernière. On attribue sa mort à un coup de soleil.

Mgr. Connolly était arrivé depuis trente-six ans à la Nouvelle-Ecosse. Douze ans après son arrivée, il était nommé évêque de St. Jean, Nouveau-Brunswick. A la mort de Mgr. Walsh, en 1858, il fut nommé archevêque d'Halifax. C'était un homme hautement respecté et vénéré, non-seulement par ceux qu'il était appelé à diriger, mais par toutes les classes de la société, sans distinction de croyances religieuses.

EUROPE

New-York, 22.—Une correspondance de Constantinople dit que les atrocités commises par les Bashi-Bazouks, les Circassiens et autres troupes irrégulières turques dans la Bulgarie sont affreuses. Ils ont brûlé plusieurs villages, laissant des milliers de chrétiens sans asile. Ils ont massacré de sang-froid plusieurs milliers de Bulgares, sans distinction d'âge ou de sexe.

Cent Bashi-Bazouks ont été arrêtés par ordre du gouvernement ottoman comme ayant participé à ces barbaries, et ils auront immédiatement leur procès.

Belgrade, 24.—Les Turcs ont attaqué la redoute serbe à Petite Zwordick, place qui commande la rive turque de la Drina, et rend difficiles les communications entre Belina et Zwordick. Ils furent repoussés.

—Les Turcs ont été aussi mis en déroute, le 22 du courant, sur la rivière Timok, près de Raynitza.

Londres, 24.—Une dépêche de Paratjin au *Daily News* dit que nulle part les Serbes ne sont plus qu'à une marche en dehors de leurs frontières. Nulle part ils n'ont progressé d'un pas sur les positions originales qu'ils ont prises au commencement du mois. Ils ne sont sur l'offensive qu'à Saitsehar.

Le correspondant ajoute que les perspectives des Serbes lui paraissent peu souriantes. Les